

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 89

Artikel: Le père Cornu
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257058>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de la plaine, une fusillade s'arrêta, répétée, une fumée qui sort de la terre, la charge qui s'arrête soudain, des chevaux qui semblent s'écorer, et maintenant, après quelques instants de folle angoisse, les chasseurs qui reviennent à nous, par petits groupes, devancés, suivis par des chevaux sans cavaliers.

C'était une minute poignante ; tous regardaient, muets, impatients ; les capitaines sont près à jeter leurs escadrons en avant. Mais le colonel de Jaille, d'un geste désolé, montre le sommet des rochers derrière lesquels le soleil a disparu ; la nuit presque saos crépuscule, descend sur la plaine. Il faut sonner le ralliement.

Les premiers qui arrivent, essoufflés, la voix cassée, nous crient ce que déjà nous avions deviné : « Embuscade ! des fantassins en foule cachés dans les broussailles, fusillés à bout portant, des tués, des blessés ; tous les chefs de peloton par terre ! »

Soudain une voix commande : « Garde à vous ! présentez sabre ! » C'est le capitaine de Laisle, qui a vu deux chasseurs, rapportant, couché en travers de leur selle, le corps du capitaine Marly, commandant l'escadron, raide mort, et, aussitôt dans le silence profond, tous les sabres se dressent pour le salut funèbre, comme un éclair au milieu de l'obscurité naissante.

Cependant les hommes rejoignaient, ceux-ci rapportant d'autres morts, un officier encore et deux sous-officiers ; ceux-là soutenant des blessés, pâles, la veste ouverte sur la chemise sanglante, quelques-uns en croupe. Le drame avait duré à peine un quart d'heure.

Le colonel ordonne la retraite. Au loin, dans la plaine, on entend les cris des Arabes triomphants. Ils ont entre leurs mains trois de nos morts qu'on n'a pu ramasser, et, pis encore, deux prisonniers, l'un, de Régis, tout jeune sous-officier, presque un enfant, charmant, aimé de tous, et enlevé de son cheval, pendant qu'il se défendait contre ceux qui l'entouraient, par un cavalier aux muscles de fer.

Mon escadron fermait la marche, le dernier peloton, le mien, faisant à chaque instant, par un demi-tour, face à l'ennemi qui se rapprochait pas à pas en tirant des coups de fusil, auxquels les chasseurs répondent au hasard. La nuit était venue tout à fait, noire, sans lune et sans étoiles. Heureusement, une compagnie de traileurs, envoyée du camp à tout événement, arrivait enfin, et déployée en arrière, arrêtait les Arabes par des feux répétés.

Force était de marcher au pas, à cause

Malheureusement ses corrections n'avaient d'autre résultat que de le faire agir en cachette, pour mieux se venger des taloches et des humiliations qu'il croyait lui devoir. Une sorte de jalousois le mordait au cœur et plus son père témoignait d'intérêt à la petite fille, plus il la tourmentait. Il ne l'avait jamais aimée, et voici qu'il se mit à la détester.

Ah ! son père la soutenait contre lui et, non seulement son père, mais les bonnes âmes du village, rendant maintenant justice à sa vaillantise, d'autant plus méritoire que la pâture conservait son chéri corps et sa frimousse mignonne, n'ayant aucune apparence de robuste santé. Eh bien ! on verrait...

Le temps passa.

Adélaïde avait maintenant près de quatorze ans et Toinou, qui en avait bien dix-sept, était un grand et robuste garçon que

des morts et des blessés ; ce fut une retraite horrible ! on arriva au bivouac à dix heures du soir, les chevaux étaient épuisés, les hommes rompus, les âmes châvées.

Le lendemain soir, le bruit d'une colonne en marche nous attira à l'extrémité du camp, un convoi sortait escorté par un escadron de chasseurs, d'abord une file de mulets portant les blessés de la veille et du jour, enveloppés de leurs manteaux, pâles, crispés sur les durs cailloux ou étendus sans mouvement sur les branchards ; puis, chargés deux à deux sur les chameaux, de longues boîtes faites avec des caisses à biscuits, nos morts qui s'en vont, tragiques compagnons de route, chercher à Bou Saada un cimetière chrétien ; et, derrière eux, encore sur un chameau, deux grands sacs de laine, où des choses rondes font des bosses. Qu'est-ce ? Des têtes coupées, nous dit l'officier qui commande l'escorte, nous les portons à Bou Saada, pour les planter sur la place : il y en a 65.

Oh ! je sais tout ce qu'on peut dire, ce que diront peut-être les lecteurs de ces souvenirs. Après plus de quarante ans, je sens encore le frisson de ce soir-là. Mais le pays enjambé était soulevé, Bou Saada n'attendait qu'un signal, la triste affaire de la veille ensièvrait les âmes ; la défaite des Roumis exaltait les imaginations.

Si l'insurrection éclatait autour de nous, enfermés dans ces montagnes, sans aucun secours possible, nous étions livrés au plus extrême péril ! Et puis, enfin le jour même, nous apprenions que les trois prisonniers de la veille notre pauvre de Régis, enlevé de sa selle, et ses deux compagnons, avaient été massacrés par les femmes avec d'horribles tortures et d'affreuses mutilations... On ne juge pas, dans ces moments-là, comme à son bureau.

De fait, l'impression fut immense. L'énergie du colonel de La Croix avait sauvé la troupe confiée à son commandement. Nos camarades plus tard nous contèrent la scène étrange de ces funérailles de Bou Saada, où les Arabes en foule, accourus, les yeux pleins de joie et de menace, s'arrêtèrent consternés devant le terrible trophée, symbole de notre sanglante revanche.

La population de l'oasis rentra dans le silence : les tribus voisines n'osèrent bouger. Le jour suivant, la colonne se lança à la poursuite des gousms de Sidi Ibrahim, ébranlés par la rude leçon de la veille.

Le soir même à Sidi Embarek Medjedel, elle rencontra les colonnes du général Yusuf et du général Liebert, venues de Laghouat, et, pressé de toutes parts, l'ennemi s'enfuit

n'effrayait pas les durs travaux mais qui musait plus souvent qu'à son tour.

— « Paresseux comme un loir et mauvais comme une teigne » disaient les gens en parlant de lui.

Certes, oui, Toinou était mauvais, et personne ne le savait plus que la pauvre Laïde, envers qui il se montrait paterne devant son père, mais qu'il ne se gênait pas pour malmenner chaque fois qu'il la trouvait seule.

— Tu me revaudras ça, Laïde, la Laide ! cria-t-il plein de rage, un jour que le bonhomme Bladaneau, surprisant un de ses actes de brutalité, venait de lui tirer les oreilles sans crier gare. Tu me le revaudras, je te le jure !

Chose singulière, elle ne le craignait pas beaucoup et cette menace la troubla si peu qu'elle finit même par l'oublier.

(A suivre.)

dans le désert, où nous allions pendant dix mois lui donner la chasse.

Si notre camp de l'Oued-Dermel eût été moins fort, si la preuve sanglante de notre victoire n'eût pas violemment frappé les esprits, si enfin les renforts de la province d'Alger nous avaient manqué, nous eussions sans doute, harcelés par des attaques incessantes, péri jusqu'au dernier dans les défilés et les gorges de Bou Saada.

Alors, il est vrai, nous n'attendions pas, pour agir la permission de l'Europe.

A. de MUN,
de l'Académie française.

Le père Cornu

Des deux, du cheval et de l'homme, le plus vieux, c'était l'homme assurément.

Mais le plus branlant, le plus infirme, celui dont la ruine semblait plus proche, il eût été difficile de le dire.

Si la bique était borgne, le père Cornu était dur des deux oreilles.... des deux.... et d'un dur !

Si les salières de la bête avaient pris de telles dimensions qu'on eût pu y loger le poing, le menton du propriétaire allait bientôt toucher son nez... son nez si long dans sa figure si longue, elle aussi, et que les rides parallèles des joues allongeaient encore.

L'un et l'autre enfin, le cheval et l'homme boîtaient. Le cheval avait des épavios et l'homme des varices.

Le couple se complétait d'une antique patache, sans laquelle, d'ailleurs, il n'aurait pas eu raison d'être.

Et la voiture était digne de l'homme qui la conduisait, digne de la bête qui la tirait.

Les essieux criaient à rendre sourd tout autre que le père Cornu. Il y avait belle lurette que la pluie et le soleil avaient mangé la peinture, et bien malin eût été celui qui eût pu deviner de quelle couleur était le véhicule lorsqu'il sortit des mains du charon.

La moitié des vitres manquaient aux châssis. Quant à celles que les cahots et les accidents de toute nature avaient épargnées, la poussière et la boue les avaient rendues depuis longtemps opaques.

Enfin, on pourra se faire une idée approchante de l'état des coussins quand on saura que depuis douze ans, le père Cornu ne transportait que des sacs de pommes de terre, des plants de choux et autres denrées du même acabit.

Et ce trio branlant, criard, minable et combien précaire faisait pourtant tous les jours le chemin de Bourbon l'Archambault à Montlouis ou celui de Moulins à Bourbon l'Archambault. Et tous les jours c'était le même homme conduisant la même voiture attelée, hélas ! du même cheval, car le père Cornu n'avait pas de bête de rechange.

Depuis si longtemps, on les voyait passer tous les trois qu'on avait fini par les croire invulnérables, soustraits aux lois communes, si vieux qu'ils étaient désormais hors des atteintes du temps.

Le fracas des essieux, le cliquetis des vitres fêlées, dansant dans les châssis disjoints, et la chanson des cercles de fer prêts à quitter les jantes et sonnant sur le pavé, amenaient sur le seuil de leur porte les rares clients du commissionnaire.

C'était quelque vieux ou quelque vieille, ennemis comme lui du chemin de fer, et qui

lui confiaient un ballot de linge ou trois mesures de noix pour remettre le long de son chemin aux gens de Saint Menoux ou à ceux de Moulins.

— Allors non pé Cornu, vous voyez, on pense encoû à vous. Mais vous n'oublierez pas la commission ! Vous ne feriez pas comme la dernière fois où vous l'avez traînée six jours dans votre voiture !

Le pé Cornu prenait à pleines mains sa barbiche rousse qui allongeait encore son menton pointu, la tirait deux ou trois fois. C'était sa façon à lui de consulter sa mémoire, et sans doute, elle lui réussissait, car invariablement, après ce manège, il répondait :

— L'autre fois ?.... L'autre fois ?.... Ah ! oui, je me souviens.... C'était pas ma faute. On m'avait fait boire tant de gnoies le long de mon chemin !

* * *

Le père Cornu appelait « gnoie » un petit verre de n'importe quoi. Rhum, marc, cognac, curaçao ou prunelle, tout était bon, qui grattait le gosier en descendant.

Ah ! certes, s'il n'en avait pas tant avalé en sa vie, de verres de « gnoie », il n'en aurait pas été réduit à l'attelage minable qu'il avait maintenant.

Il avait connu les jours de splendeur qui auraient pu être des jours de fortune. Il y a vingt ans, avant qu'on ne construisît le chemin de fer économique de Moulins à Cosne, le père Cornu était un joyeux postillon.

Tout le trafic qui se faisait entre Moulins, Saint-Menoux, Ygrande, Bourbon et Cosne lui passait entre les mains. Trois fois par jour ses courriers quittaient respectivement les gares de Moulins et de Cosne pour se saluer d'un claquement de fouet sonore lorsqu'ils se croisaient sur la grande route.

Quiconque avait affaire entre ces deux pays empruntait forcément une des voitures du père Cornu.

Les beaux départs d'été, quand de tous les coins de France, les goutteux et les rhumatisants affluaient vers les eaux bienfaisantes de Bourbon-l'Archambault ! Les belles voiturées, bien pleines, de l'intérieur à l'impériale, et jusque sur le siège du cocher !

Tout le long du chemin, la mèche du père Cornu accompagnait les grelots des chevaux. Et aux mondes, pour tromper l'impatience des malades, leur faire oublier les secousses que les ornières imprimaient à leurs membres douloureux, l'homme à la barbiche rousse savait un tas d'histoires.

Ah ! on ne s'ennuyait pas à côté de lui. Seulement, à tous les cabarets, le père Cornu avait une commission. Les chevaux le saavaient, ralentissaient l'allure sans avoir besoin d'y être invités. Le conducteur passait les guides à celui des voyageurs qui se trouvait le plus près de lui.

— N'arrêtez pas, c'est inutile ! Dans trois secondes je suis de retour. Deux mots seulement à dire à la patronne.

Et, en effet, il n'avait que deux mots à dire. La porte de l'auberge poussée, il clamait :

— Eh ! la mère, une gnoie !

Ordinairement, le verre était servi. Le père Cornu lançait, pour ainsi dire, le tord-boyaux dans l'entonnoir toujours avide qui s'ouvrait entre sa barbiche et sa moustache, claquait sa langue... et repartait sans fermer la porte.

— Hein, ça n'a pas été long !

Sans doute, mais ça recommençait à toutes les branches de genêt accrochées au-dessus des portes.

Et c'est ainsi que tout l'argent qui entrait dans ses poches s'en allait par ses lèvres.

(A suivre.)

Nettoiemment du Sol

Façons culturelles à donner aux terres après la moisson

Les plus grands ennemis de l'agriculture sont les plantes adventives ; elles ruinent le sol en s'emparant de la meilleure partie des éléments nutritifs qu'il contient, au détriment des plantes cultivées.

Un exemple demeuré célèbre de la puissance nuisible qui distingue ces herbes se trouve dans l'ouvrage bien connu, publié en 1884 par M. Georges Ville, sous ce titre suggestif : « Le propriétaire devant sa ferme délaissée ». Quand le créateur de la doctrine des engrangements chimiques voulut appliquer sur son vaste domaine du « Grand Gilbartant » (Seine et Marne), les principes déduits par lui de ses expériences du Muséum et du champ de Vincennes, il trouva un obstacle, dont il ne soupçonnait pas la gravité, dans l'envalissement de ses récoltes par les mauvaises herbes. Il dut complètement changer les riches rotations qu'il voulait organiser et concentrer tous ses efforts sur la destruction des plantes adventives qui étoffaient les céréales.

Pas d'agriculture possible sans nettoyage du sol.

Avec les instruments dont dispose aujourd'hui le cultivateur, il peut obtenir ce résultat sans recourir à la jachère, à moins de cas tout à fait exceptionnel. Avec des moyens assurés de fertilisation qui résident dans l'emploi rationnel des engrangements chimiques la jachère n'a plus de raison d'être, surtout à une époque où la concurrence étrangère nous oblige à pousser au maximum la production du sol, en vue d'abaisser les prix de revient.

Les herbes nuisibles les plus répandues sont : les chardons, les lisérions, puis les brûmes, les renoncés, enfin les chrysanthèmes ou marguerites, les coquelicots et les bleus.

Les chardons ont le très grave inconvenienc de produire des graines volantes, que le vent peut transporter dans toutes les directions et sur les terres les plus soigneusement entretenues.

L'administration prend bien des arrêtés ordonnant leur destruction, mais ils restent lettre morte en présence de l'indifférence et de l'incurie des cultivateurs, dont il est fort peu aisés, d'ailleurs, de contrôler les opérations.

Pour préparer convenablement les terres avant leur ensemencement, nous avons à notre disposition des procédés très simples, qu'il suffit de mettre en pratique, pour obtenir non pas l'absence complète de mauvaises herbes, mais leur réduction à une quantité assez minime pour ne pas nuire d'une manière appréciable aux récoltes.

Ces procédés consistent non pas seulement en labours de déchaumage, préconisés généralement, mais en une suite d'opérations, parmi lesquelles il en est une qui s'en rapproche beaucoup et qui a pour but de favoriser la germination des mauvaises graines qui infestent les champs ; ces mau-

vaises graines ont presque toujours un volume très petit, d'où il résulte qu'elles ne peuvent germer dans le sol qu'à une profondeur de 0 m. 02, à 0 m. 03 au plus.

Or, on ne peut guère prendre avec une charrue ou même un polysoc, moins de 0 m. 07 ou 0 m. 08 d'épaisseur, profondeur obtenue communément, quand on fait des labours de déchaumage, exécutés immédiatement après la moisson. En examinant bien ce qui se passe quand on opère de cette façon, on voit que les graines des herbes adventives, se trouvant à 0 m. 08 de profondeur, il leur est matériellement impossible de germer. On n'ignore pas, en effet que quelle que soit la nature d'une graine, il lui faut pour germer, les trois conditions suivantes :

1. Une certaine quantité de chaleur ; 2. une certaine quantité d'humidité ; 3. une certaine quantité d'air.

Si la graine que l'on veut détruire, a un assez fort volume on pourra sans inconvenienc l'enterrer à une assez grande profondeur. Les fèves, les haricots, par exemple, sont enterrés plus profondément que les petits pois et les radis, dont les graines sont plus petites.

L'opération que nous avons en vue et qui se rapproche beaucoup du labour de déchaumage, exécuté au moyen de la charrue, consiste à faire emploi d'un instrument spécial : « scarificateur, pocheur, ou cultivateur ». Cet instrument, conduit par deux, trois et même quatre animaux, suivant sa grandeur d'action, et les terrains où il doit fonctionner, ne fait qu'écrouer la surface du sol qui devient suffisamment meuble pour fournir aux mauvaises graines un milieu convenable à leur germination. On comprend que ce déchaumage s'effectue dans tous les cas, beaucoup plus rapidement qu'avec la charrue.

Quinze jours ou trois semaines après ce premier travail, toutes ou presque toutes les graines qui se trouvaient à la surface du sol ont germé et acquis un certain développement ; si à ce moment on vient à pratiquer un second déchaumage ou labour léger, on enterrera, non plus des graines qui auraient pu conserver toutes leurs facultés germinatives jusqu'au moment où la charrue les aurait ramenées à la surface, c'est-à-dire après une période de dix-huit mois à deux ans ; mais bien des jeunes plantes grêles, chétives, qui seront bientôt détruites par le seul fait de leur déplacement et de leur enfouissement par la charrue.

Vienne le printemps, nous sèmeons les céréales de printemps sur vieux labours, au scarificateur, d'abord, parce que les céréales aiment une surface bien meuble et un fond ferme ; ensuite, parce qu'en agissant ainsi, nous ne ramènerons point à la surface des mauvaises graines qui, cette fois, saliraient nos céréales.

Au mois d'avril et mai, dans le Nord, plus tôt dans le Midi, on hersera les blés, avoines et orges afin de détruire les mauvaises herbes sans trop endommager la plante cultivée. Ces hersages auront, en outre, l'avantage de briser la croûte formée à la surface, d'aérer le sol, de le rendre plus spongieux et de donner une nouvelle vigueur aux plantes, tout en provoquant le tallage.

Les plantes sarclées d'automne et de printemps : colza, fèves, betteraves, pomme de terre, maïs etc.... seront traitées suivant les règles les plus propices à la destruction des herbes adventives.

Par cet ensemble et cette saite d'opérations, au bout de deux ou trois ans, les